

Entre les ajones fleuris, on s'en allait par petits groupes, chacun se souciant peu de ceux qu'il n'avait pas choisis. En certains instants, n'échangerait-on pas volontiers le genre humain tout entier contre un seul cœur ami ?

Cependant, miss Mac Bayle, après avoir fait fuir Hector de Mauriac par quelques boutades ironiques, marchait seule, toute seule sur le sentier, ne voulant que Toby en sa compagnie.

Elle l'avait retrouvé sur le perron de l'église, où, patiemment, il l'avait attendue.

Elle lui jetait des galets aux teintes nuancées ; il s'élançait en avant et apportait entre ses dents le petit caillou.

— My poor Toby disait à demi voix l'Eco-saisse, vous êtes mon ami, mon seul ami.

De loin, Marc de Réclan l'enveloppait d'un regard triste et plein d'amour... Lui aussi marchait seul, tout seul sur le sentier des bruyères.

A mi-hauteur de la falaise, Mauriac enfilait galamment, en l'honneur de Barbara Morridge, des immortels et des œillets. Désespérant de toucher, à l'aide de ses propres charmes, la fantasque Margaret, il allait tenter de pénétrer dans la place par l'entremise de la dame au voile de gaze. Et Morridge fort sensible aux attentions du bel Hector, se demandait tout bas quel en était le but.

— Mon Dieu ! allait-elle, à son tour, faire une conquête ?...

A cette pensée, son teint pourpre s'enflammait encore, et prenait l'incandescence de la braise ardente... Lui restait-il donc quelque vestige de beauté ?...

Et l'Anglaise se rappelait, avec attendrissement, qu'elle n'avait pas toujours été la gouvernante aux lunettes bleues, au teint fleuri, aux boucles indigentes. Elle avait été jolie jadis ; rose, blonde et svelte... *Alas ! time is over !*

En avant, bien avant de tous, marchaient Germaine et Gaston. Qu'ils aimaient cette promenade lente dans les sentiers embaumés, entre les talus couverts de petits œillets roses à parfum aromatique, sous la voûte des sapins et sous le voile du ciel azuré ! Ils conversaient intimement, en confiance.

Le jeune marquis, la voix émue, redisait à sa fiancée tout son amour. Tous deux formaient de beaux projets ; la vie leur apparaissait comme un chemin semé de fleurs. Puis ils vinrent à parler de Suzel, de sa tendresse, de son dévouement, des nuances délicates de cette nature un peu sauvage pourtant.

— Pourquoi, demanda bien doucement le marquis, pourquoi a-t-elle refusé de se joindre à nous ? Elle aurait eu plaisir à vous voir quêter le lin. Vous étiez... si jolie !...

Les joues de Germaine s'empourprèrent.

— Pourquoi ? répondit-elle. Pauvre maman ! elle est discrète. Elle craint toujours que, songeant à l'amie si distinguée, si élégante que si longtemps j'ai appelée ma mère, je ne rougisse de celle à qui je dois la vie ; mais elle se trompe je n'en rougirai jamais.

Puis timidement, levant sur le marquis ses grands yeux noirs, humides et voilés :

— Mais vous, ne souffrirez-vous pas ? Ne serez vous pas humilié ? Si vous pouviez concevoir qu'elle ungoisse j'éprouve à cette pensée...

Elle s'arrêta et sourit, rassurée par le regard de son fiancé, un beau regard qui contenait dans sa douceur veloutée, tout le cœur de Gaston.

Ils venaient de quitter la dune et se trouvaient dans une sorte de rond-point, où le travail des siècles et les filtrations du sol avaient creusé une fontaine. L'eau coulait dans un bassin tapissé de lichens et son chant

limpide semblaient raconter maintes légendes.

Ici, disait la tradition, que les fiancés s'arrêtaient ; qu'en priant sainte Honorée et saint Éflam, ils jettent dans les deux morceaux de pain bénit ; et si le pain surnage, leur bonheur est certain.

Gaston suivit le conseil donné par les aînés. Doucement il prit, des mains de Germaine, le petit morceau de brioche bénite, rapporté de la grand'messe, le divisa en deux parts ; puis, d'une voix attendrie ;

— Voyez, Germaine, les bons génies de cette fontaine nous promettent le bonheur.

Et, de l'index, il montrait les deux petits esquifs dorés qui flottaient, côte à côte, et qui eurent bientôt abordé sur une feuille de fougère

Germaine eut un sourire, et tous deux continuèrent le chemin.

En ce moment Margaret, son tour, longeait la source, et devant les petits flotteurs, elle demeura immobile.

— Comme il l'aime ! murmura-t-elle ! Et moi, que suis-je pour le marquis de Trémeur ?... Rien, moins que rien !...

Miss Mac-Bayle n'arrivait pas, sans une lutte cruelle, à porter d'un front souriant le fardeau de sa pensée. Tous, cependant, elle se l'était juré, devaient ignorer le secret de sa sympathie profonde et inconnue ; mais, parfois, semblable à une comédienne épuisée, elle s'éloignait des groupes pour se donner la joie d'une larme versée.

Qui l'eut vue ainsi, le visage douloureux, eût senti une indicible pitié devant tant de beauté, devant tant de tristesse.

Le murmure de l'eau, filtrant, goutte à goutte, dans le bassin, augmentait sa mélancolie. Puis, s'échappant de sa coupe, cette eau serpentait en un mince ruisseau, descendait sur la grève, et allait se perdre dans le flot, dans le combat éternel.

Tout près du ruisseau, la mer battait son plein, et une anémone marine, échouée sur la dernière vague, étendait, sur cette eau tumultueuse, ses membranes ouvertes comme les pétales d'une marguerite aux nuances violacées. Chaque flux et reflux était pour le petit polype une grande tempête. Le ruisseau l'envoyait à la mer, la mer le rejetait au ruisseau, et, meurtri, brisé, bientôt en mille pièces, il finit par se fondre et s'évanouir.

D'un air pensif, Margaret avait suivi les diverses phases de cette lutte mortelle.

— C'est la vie ! murmura-t-elle d'une voix sombre, c'est la vie... Sans cesse le combat... Enfin le brisement !...

Puis, songeuse, en évitant Marc, dont le regard profond ne la quittait pas, elle revint au manoir.

La journée se passa gaiement au Roscoat. Seul M. Richebrac bouillonnait intérieurement.

A diverses reprises, il crut enfin pouvoir entraîner à l'écart Gaston ou la marquise, et laisser éclater toute sa violente indignation ; mais c'était lord Mac-Bayle qui venait à l'encontre de ses projets... puis Mme de la Tour du Bois, qui, d'une voix moitié calme, moitié railleuse, lui disait en confidence :

— Que je vous félicite, mon cher Monsieur du choix de votre jeune marquis !... Que c'est beau à vous d'admettre dans votre famille cette intéressante Alsacienne !... Mme Hermel est, dit-on, la plus digne des femmes. Elle sera, sans nul doute, le modèle des belles-mères.

Et Noël Richebrac, refoulant sa fureur, s'inclinait sans répondre.

Il ne savait plus être admirable. Il allait et venait d'un groupe à l'autre, sans autre pensée que son idée fixe. Au diner, il ne put faire honneur aux mets succulents...

Enfin le parc allait s'illuminer ; et, tandis que les hôtes du Roscoat se répandraient dans les allées, M. de Richebrac réussissait sans doute à rejoindre Mme de Trémeur.

Il étouffait, il était cramoisi. Une heure encore de cette contrainte, de cette comédie, et c'était fait de lui, de sa dignité, de son noble maintien ; il éclatait comme une bombe et les éclats de sa colère seraient terribles.

Le Pardon, cette kermesse bretonne, touchait à sa fin. Des lanternes vénitienes se balançaient partout, éclairant l'ombre ; et, devant la grille du manoir, sur la grève même, on avait dressé un grand feu de joie.

Le *jubalao* s'organisait autour de la flamme, joyeux et bruyant. Les jeunes filles se tenaient toutes par la main, et les beaux gars, en chapeaux aux rubans multicolores, chacun devant sa danseuse, s'évertuaient à qui réussirait le mieux de gracieux ronds de jambe. Les jumelles et les baronnets venaient de se mêler à la danse (caprice d'un instant) et Marc s'approcha de Margaret.

Là-bas, le *jubalao* allait toujours son train, le brasier crépitait et la flamme du feu de joie s'élevait haute, toujours plus haute, sur le ciel étoilé ; mais miss Mac-Bayle ne prêtait à cette scène pittoresque une médiocre attention. Cela se devinait à une expression de détachement, d'indifférence, sur son visage aux belles lignes d'une froideur un peu hautaine.

Puis, soudain, son œil s'anima pour redevenir morne et triste. Elle venait d'apercevoir Germaine donnant le bras à la marquise, et souriant à Gaston. Tous trois marchait, côte à côte, dans l'allée des sorbiers, s'éloignant de la foule, cherchant le calme.

Ce que disait le jeune homme, Margaret le devinait à l'expression rayonnante du visage de Mlle Hermel. Elle marchait, fine et frêle comme la tige d'un lis, la tête un peu penchée vers le marquis, écoutant comme on écoute une musique qui ravit, cette voix qui lui était si chère ; puis, le petit groupe tourna un buisson de gènes d'Espagne, et Margaret porta son mouchoir de batiste à sa paupière humide.

Cette émotion eut un écho dans l'âme du jeune médecin.

— Vous souffrez ! dit-il d'une voix très basse.

Un éclair brilla dans les yeux de miss Mac-Bayle.

— Que vous importe, répliqua-t-elle d'une voix brève... N'aurait-on plus le droit maintenant d'avoir de sombres pensées, des cauchemars que l'on rêve éveillée, et qui font pleurer comme de vraies douleurs... J'ai mal aux nerfs ; voilà tout.

Mais comme Marc la regardait avec une profonde tristesse, elle eut un élan soudain.

— Eh bien, oui, fit-elle, en tendant affectueusement sa main au jeune homme... oui, à vous je puis dire que j'ai du chagrin, que la vie m'est amère, que tout me fatigue et m'opprime.

Longtemps Marc garda la main de Margaret ; il était ému au-delà de la raison. Dans cette tristesse de la jeune fille, il devinait un secret... un secret qu'il était bien près de connaître.

Margaret souffrait... Oui, le marquis avait méconnu cet âme généreuse, cet esprit charmant ; et, dans sa tristesse, c'était à lui, Marc, pauvre Marc ! que venait l'Eco-saisse. Elle lui avouait sa peine ; car si l'on rit avec les indifférents, seulement avec un ami on pleure... Un ami, il acceptait ce titre ; de loin il songerait à miss Mac-Bayle... à miss Mac-Bayle, que bientôt il allait quitter. Si elle était heureuse, elle ne le reverrait jamais ; mais, si elle avait un jour besoin de lui